

Chapitre V

Pape de la périphérie

Le parcours invraisemblable de Jorge Mario Bergoglio

Tout qui parcourt le curriculum vitae de Bergoglio ne peut qu'être impressionné par le fait que précisément cet homme-là a été élu pape. Cela révèle quelque chose de l'envergure de l'église catholique, mais aussi le fait que l'Esprit fut vraiment présent dans le conclave, ce qu'après coup beaucoup de cardinaux décrivent comme une « expérience de Pentecôte ». Bergoglio est vraiment un pape de l'autre bout du monde, non seulement parce qu'il est issu de l'Argentine, mais surtout parce qu'il a toujours préféré la périphérie au centre, le service humble à l'exercice du pouvoir, et qu'il était totalement étranger à tout carriérisme. A l'aune de critères purement politiques et mondains son ascension et son élection n'étaient pas explicables.

Rien ne pouvait laisser prévoir que ce jésuite menant une vie très sobre et qui fut provincial pendant la terrible période de la dictature (où non seulement la société mais aussi l'église et l'ordre des jésuites lui-même furent déchirés), soit appelé à une carrière ecclésiale. En effet ces années difficiles ne lui procurèrent pas que des amis. Sa conscience personnelle aussi y fut probablement mise à l'épreuve. Jusqu'à ses 55 ans il vécut plutôt en marge de la vie de l'église en Argentine. Ce ne fut qu'après que le cardinal Antonio Quarracino, archevêque de Buenos-Aires de 1990 à 1998, le 'découvrit' et le voulut absolument comme évêque coadjuteur dans un premier temps, que commença son ascension continue dans la hiérarchie de l'église. Une ascension que lui-même n'ambitionnait absolument pas, car à chaque promotion il a fallu le convaincre.

(...)

Ce fut une mission difficile dans une époque caractérisée par une énorme polarisation, non seulement en Amérique latine et dans la société argentine, mais également dans l'église et dans l'ordre des jésuites. Dans ce contexte il lui fallait comme dirigeant tenir bon, mission qui fut tout sauf simple.

(...)

En effet Bergoglio se trouvait comme provincial devant des décisions difficiles à prendre dans une Argentine polarisée. Il n'avait aucun problème avec un sobre style de vie qu'il menait alors déjà, en non plus avec une église qui concrétisait sa préférence pour les pauvres. Mais il redoutait les excès idéologiques de la théologie de la libération et considérait sûrement l'usage de la violence comme en contradiction avec l'évangile. Il ne voulait sûrement pas donner une bénédiction catholique à ceux qui justifiaient le combat armé. De plus il s'inquiétait de la sécurité des jésuites qui dans le cadre de leur action

pastorale dans les 'villas miseria' – les quartiers périphériques pauvres de Buenos-Aires – pouvaient facilement être soupçonnés d'activités subversives.

Bergoglio était à cette époque connu chez les jésuites comme un adversaire de la théologie de la libération, et cela ne lui faisait pas que des amis. D'après plus d'une source les jésuites étaient divisés entre Bergogliens et anti-Bergogliens.

Parmi les reproches qu'on lui fit, figurent son rôle et sa responsabilité dans l'enlèvement et la torture de deux jésuites, Orlando Yorio et Francesco Jalics. Ceux-ci étaient actifs dans le quartier Rivadavia à Bajo Flores, tout près de la tristement célèbre Villa 1-11-14, un des quartiers les plus peuplés de la capitale argentine. Les deux jésuites furent enlevés le 23 mai 76 et enfermés et torturés pendant des mois dans l'Escuela de Mecánica de la Armada (ESMA), une des plus dures prisons et lieux de torture de la dictature militaire. Ils furent libérés au bout de 5 mois. On n'eut par contre plus aucune nouvelle de plusieurs laïcs qui furent enlevés avec eux. Ils appartiennent à l'armée des 'desaparecidos', les 30.000 personnes qui, selon des organisations des droits de l'Homme, ont disparu sans laisser de traces. Bergoglio était accusé d'avoir fait savoir que les deux prêtres ne jouissaient plus de la protection de la Compagnie de Jésus et qu'il les avait ainsi livrés à la répression militaire.

Ces graves accusations ne furent formulées que bien des années plus tard par le journaliste argentin Horacio Verbitsky, et ce en 1999 dans le journal 'Pagina 12/' et plus tard dans ses livres sur le rôle de l'église dans la dictature argentine. Il s'appuie e.a. sur le témoignage de l'ex-jésuite Yorio, décédé en 2000 et qui peu avant déclara encore à son frère que lui et son compagnon avaient été livrés par leur supérieur d'alors, Bergoglio.

Ce n'est pas par hasard que ces publications coïncidèrent avec l'ascension de Bergoglio, qui en 1998 était devenu archevêque de Buenos-Aires et qui lors du conclave de 2005 fut cité comme possible candidat pape. Après son élection lors du conclave de 2013 ces accusations ainsi que d'autres revinrent en plein à l'avant-plan. Dans la presse de Belgique et de Hollande elles furent également largement mises en évidence.

Il est incontestablement juste qu'à la veille de l'enlèvement de Yorio et d'Yalics, un gros conflit se déroulait entr'eux et l'ordre, représenté par le supérieur provincial. Yorio et Yalics, par ailleurs deux anciens professeurs de Bergoglio, avaient décidé de constituer une nouvelle communauté dans le but de vivre avec les pauvres. Cela se passait en 1972 à la calle Rondeau, dans le quartier Parque Patricios, un ancien quartier de pauvres de la capitale. Yorio, adepte de la théologie de la libération, en était le responsable. Selon ses propres dires il avait peu avant reçu un mandat du provincial d'alors, Ricardo 'Dick' O 'Farrel, pour élaborer une nouvelle théologie, ce qui fut compris par Yorio comme une invitation à agir de manière autonome et comme une reconnaissance de son leadership.

Après que Bergoglio était devenu provincial en 1973, il eut plusieurs conversations avec eux deux. Il lui avait été rapportés des ragots à propos de leur communauté, comme quoi ils prêchaient des prières et de croyances peu orthodoxes, vivaient dans la promiscuité et

étaient impliqués dans la guérilla. Bergoglio avait toujours maintenu qu'il n'avait attaché aucun crédit à ces insinuations, mais il trouvait plus raisonnable que ces deux mettent fin à leur expérience communautaire à cet endroit-là. Yorio et Jalics voulaient cependant continuer leur engagement ailleurs et début 1975 ils fondèrent une maison communautaire dans le quartier Ravidavia del Bajo Flores. Bergoglio trouvait toutefois que dans le climat de tension de l'époque ils courraient un réel danger, et il essaya de les convaincre de dissoudre leur communauté. Les deux refusèrent, trouvèrent que derrière cet ordre se cachaient des raisons politiques ou que c'était une manière de restreindre leur autonomie, et ils en appelèrent au supérieur général. Toutefois celui-ci aussi, à partir de Rome, décida que les deux devaient mettre fin à leur expérience. Ils furent mis devant le choix soit d'obéir, soit de quitter l'ordre. Ils pouvaient néanmoins rester prêtres s'ils trouvaient un évêque prêt à les reprendre dans son clergé diocésain.

Bergoglio a déclaré à ce propos : 'Etant donné qu'ils tenaient à leur projet et que le groupe était dissous, ils demandèrent eux-mêmes de pouvoir quitter la Société. Ce fut un processus complexe qui dura plus d'un an. Il n'a pas été question d'une décision drastique de ma part. Lorsque la demande de Yorio de quitter la Société fut acceptée ainsi que celle du père Luis Dourron, qui se trouvait embarqué dans la même procédure, on était déjà en mars 1976. La demande de Jalics de quitter l'ordre ne pouvait pas être traitée du fait qu'il avait prononcé ses vœux perpétuels et que seul le pape pouvait accéder à une telle demande. Pour être précis : c'était le 19 mars 1976, soit cinq jours avant le renversement du gouvernement d'Isabel Péron. Vu tous les bruits qui circulaient à propos d'un possible coup d'état, je les avertis qu'ils devaient être très prudents. Je me rappelle que je leur proposai de venir habiter au provincialat de la Société, si cela était mieux pour leur sécurité.'

En attendant leur départ de la Société la permission de célébrer l'eucharistie leur fut officiellement retirée, mais Bergoglio leur permit de continuer à la célébrer en cercle privé.

La peur de voir quelque chose survenir aux deux n'était pas du tout sans fondement. Au cours de ces années la violence contre les 'curas villeros' (curés des bidonvilles) avait aussi augmenté de manière effrayante. Ils étaient surtout en danger s'ils étaient soupçonnés de sympathies de gauche et d'activités subversives. Ce fut le cas du prêtre Carlos Mugica, assassiné le 11 mai 1974. Bergoglio voulait, en tant que provincial, et à titre de mesure de prudence, protéger un certain nombre de prêtres qui courraient du danger en leur offrant e.a. l'hospitalité au Colegio Maximo de San Miguel. Sous la dictature militaire quantité de prêtres furent encore assassinés.

Universidad

(...)

L'affaire Yoris-Jalics n'est pas la seule dont on dit que Bergoglio l'a eu sur sa conscience pendant la dictature militaire. Il y a aussi l'affaire de l'Universidad del Salvador. Au début des années 70 l'ordre des jésuites décida de transférer cet établissement d'enseignement à des laïcs. Ce fut une des premières affaires avec laquelle Bergoglio fut confronté comme

provincial. Mais à quels laïcs ou quel groupe pouvait-on en confier la direction ? Dans le climat polarisé de l'époque ceci était très délicat. En 1974 l'université tomba par l'intervention de Bergoglio entre les mains de personnes en étroite liaison avec la Guardia de Hierro. Cette 'Garde de fer' était un groupe militant situé à droite du péronisme traditionnel, et qui préconisait la réconciliation sociale comme alternative pour la lutte des classes chère à la gauche. Bergoglio avait beaucoup d'amis dans ce groupe et fonctionna même un certain temps comme leur accompagnateur spirituel. Beaucoup de jésuites avaient été en fort désaccord avec la décision de transférer leur université précisément à ce groupe. La critique interne culmina lorsque trois ans plus tard l'université octroya un doctorat honoris causa à l'amiral Emilio Massera, figure de proue du régime et l'homme responsable d'un tas de tortures et autres crimes contre l'humanité. Bergoglio n'était pas présent lors de la remise du doctorat et déclara plus tard de ne pas avoir eu à ce moment une influence quelconque dans l'université. Jusqu'à ce jour des voix prétendent néanmoins que ce doctorat honoris causa constitua le prix pour obtenir l'accord de Massera pour libérer à l'époque Jorio et Jalics.

Et il y a de plus encore la question des bébés disparus et adoptés. Pendant la Sale Guerre les militaires laissèrent accoucher en captivité plus de cinq cents femmes enceintes, soupçonnées d'appartenir au camp ennemi. Ces enfants furent immédiatement enlevés après leur naissance et confiés à de 'bons catholiques' proches du régime. Les mères furent ensuite liquidées après l'accouchement. La haute hiérarchie de l'église catholique et notamment monseigneur Adolf Tortolo, évêque de l'armée et président des évêques argentins, aurait été au courant de cette pratique. Mais également dans des milieux bien plus larges il était question des 'missing babies' d'Argentine.

Lorsqu'en 2010 il fut interrogé comme témoin par un tribunal chargé d'examiner les crimes contre l'humanité, Bergoglio a répondu que ce n'est que longtemps après la dictature qu'il a appris quelque chose concernant les bébés disparus. Selon ses critiques cela est impossible. Ils se demandent aussi pourquoi Bergoglio a toujours refusé, en tant qu'archevêque, de recevoir les grands-mères qui continuent à réclamer de l'information sur leurs filles et petits-enfants. C'est seulement après aussi avoir été élu pape qu'il l'a fait. (Selon ces critiques l'église argentine devrait ouvrir ses archives de sorte que soit fait plus de lumière sur ce qui est précisément advenu à ces enfants qui ont sans aucun doute été baptisés, de sorte qu'ils puissent à nouveau être mis en contact avec leur parenté.)

Dans la société argentine, qui est encore très divisée par le passé récent, des accusations parfois graves sont formulées à l'encontre de Bergoglio, allant de la complicité à de l'omission coupable. Mais dans toutes les enquêtes judiciaires qui ont été menées, au cours desquelles l'église n'a sûrement pas été épargnée, le nom de Bergoglio n'a pas une fois été cité. Le pape actuel a choisi, il est vrai, de justifier ses choix devant qui le lui demandait, mais pas pour se défendre contre chaque insinuation.

‘Si je réagis à chaque insinuation, je donne dans le panneau’, a-t-il dit à Rubin et Ambrogetti. ‘Récemment j’ai participé à une cérémonie dans une synagogue. Pendant que je priais de tout cœur avec l’assemblée, j’entendis un verset tiré du livre de la Sagesse dont j’avais perdu la mémoire.’ ‘Seigneur, que je puisse garder le silence lors du mépris.’ Ce verset me procura beaucoup de sérénité et de joie.’

Qu’il soit clair que Bergoglio n’a jamais pris publiquement position pendant la dictature et qu’il s’est trouvé parfois devant des choix impossibles. Il reste néanmoins incontestable qu’il a cherché à jouer son rôle en coulisse. Il a aidé à procurer des caches dans une des maisons des jésuites aussi bien à des prêtres qu’à des laïcs qui risquaient la persécution. Ainsi p.e. dans la Villa San Ignacio dans le quartier San Miguel, juste en face de la base militaire de Campo Mayo. Là se pratiquaient les exercices spirituels d’Ignace de Loyola, le fondateur de la Compagnie de Jésus, exercices au cours desquels les retraitants passaient de grandes parties de la journée en isolement et en silence. Sous le couvert de ces exercices il a pu héberger quantité de personnes sans provoquer de suspicion.

Ainsi furent recueillis trois séminaristes dans le collège Maximo de San Miguel à la demande de l’évêque Angelelli du diocèse La Rioja, assassiné peu de temps après. Les trois crurent eux-mêmes qu’ils y avaient été envoyés pour raison d’études, et ne réalisèrent seulement plus tard que ce fut une manière de les mettre en sécurité. L’un d’eux, Enrique Martinez Ossola, actuellement curé d’une paroisse à la Rioja, a confirmé que des personnes étaient cachées dans le séminaire qui étaient pourchassées par les militaires. ‘Nous avons alors déjà ce soupçon, et il nous fut confirmé par après. Les exercices spirituels de Saint-Ignace ont lieu dans le silence total. Ils avaient lieu dans une aile du bâtiment où il y avait quelques chambres. Celles-ci étaient utilisées par des laïcs pour y passer un temps de méditation et de silence. Ils ne parlaient avec personne et quittaient les lieux au bout d’une semaine. Les chambres étaient l’endroit idéal pour garder cachés les pourchassés, car extérieurement il ne s’y passait rien d’anormal.

Egalement l’avocate Alicia Oliveira, qui auparavant militait déjà pour les droits de l’Homme et était déjà alors en amitié avec Bergoglio, a vu cela de ses propres yeux et l’a textuellement confirmé. Fut confirmé aussi que le pape actuel a aidé à fuir le pays un homme pourchassé qui avait des traits physiques assez comparables aux siens en lui procurant une soutane, un costume de clergyman et son propre passeport.

Bergoglio aurait-il pu faire plus dans les circonstances données ? Alicia Oliveira répond à cela : ‘Cela dépend. Vous pouvez toujours faire plus, mais ce qu’il fit, ce n’est pas rien, sûrement si vous le comparez avec d’autres qui n’ont rien fait. Il a fait ce qui était en son pouvoir, de ça je suis sûre.’

Malgré son affection pour Bergoglio, Alicia Oliveira appartient longtemps au groupe de ceux qui trouvaient que Bergoglio et d’autres auraient du plus se prononcer en public contre les crimes du régime. Elle est maintenant d’un autre avis. ‘Je me rends maintenant compte que

cuisinait alors des plats qu'il avait appris de sa mère, lorsqu'après l'accouchement de son cinquième enfant elle fut paralysée pendant un certain temps.

En mars 1986 une nouvelle phase a semblé débiter. Est-ce que ses supérieurs conclurent que Bergoglio, qui était encore toujours une figure controversée, ferait mieux de quitter l'Argentine pendant un certain temps ? Cela en a toutes les apparences. Il avait alors 50 ans et il fut envoyé en Allemagne pour y préparer un doctorat. Son intérêt se portait sur Romano Guardini, le théologien italo-allemand qui passe pour un des pionniers du concile Vatican II. A la faculté de théologie et de philosophie de Sankt Georges il consacra ses premiers mois à l'étude de l'allemand. Une langue qu'il oublia par après par manque de pratique, comme il l'a reconnu dans 'El Jesuita'. A cette occasion il déclara également avoir grandement oublié le français et de ne jamais avoir vraiment maîtrisé l'anglais. Contrairement à ses prédécesseurs immédiats ce pape-ci n'est pas polyglotte.

Egalement contrairement à Jean-Paul II et Benoît XVI il n'obtint jamais un doctorat. Car le jour après son élection les journalistes allemands découvrirent rapidement que Bergoglio avait bien eu l'intention de faire un doctorat, mais qu'il ne l'avait jamais achevé.

S'il en fut ainsi c'est parce que la Compagnie l'a rapidement rappelé, vu qu'elle en avait besoin en Argentine. Quelle tâche importante lui avait-on donc réservé in petto ? Il fut appelé pour donner cours à Buenos-Aires pour, peu de temps après, être nommé comme recteur et confesseur de la maison des jésuites au centre de la ville de Cordoba, à quelques 700 km au nord-ouest de Buenos-Aires.

C'était tout sauf une promotion, son exil n'était pas encore terminé. Il est improbable que Bergoglio trouva cela grave, car en Allemagne il était rongé par la nostalgie de l'Argentine. Dans 'El Jesuita' il raconte l'anecdote suivante : « Lorsque j'habitais à Francfort pour travailler à mon doctorat, je me promenais le midi jusqu'au cimetière d'où l'on pouvait voir l'aéroport. Un jour un ami me vit à cet endroit et me demanda ce que j'y faisais. Je répondis : je fais signe aux avions. Je fais signes aux avions qui volent vers l'Argentine. »

Il ramena toutefois d'Allemagne une perle qui l'accompagnerait tout le reste de sa vie : c'était une image de 'Notre Dame qui délie les nœuds !'. Au cours de ces jours de solitude en Allemagne Bergoglio avait été frappé par cette toile qui se trouvait dans l'église Sankt Peter am Perlach à Augsbourg. C'est une œuvre du dix-huitième siècle attribuée à l'artiste bavarois Johann Georg Melchior Schmidtner. Elle représente la Vierge Marie qui démêle un long ruban fait de nœuds: des grands et des petits, des simples et des compliqués. Le tableau n'avait pas de valeur spéciale et la plupart des visiteurs ne lui accordaient qu'un coup d'œil rapide. Mais Bergoglio avait été profondément ému par l'image, et il développa dans son âme une grande dévotion pour elle. Il l'emporta en Argentine et la diffusa sous forme réduite. 'Maintenant que tu me le dis, raconte un ami intime de Bergoglio, sur la carte qu'il m'envoyait à des occasions particulières, figurait toujours la même image au recto : la Madonne qui démêle des nœuds.'

Bergoglio ne devait pas devenir docteur en théologie, mais dans sa 'terre d'exil' argentine à Cordoba il se perfectionna dans ce qu'il excellait. Etre pasteur, près des gens, quelqu'un qui écoute ce qui vit dans leur âme. Sa vie était celle d'un simple prêtre. Il écoutait les confessions, présidait les eucharisties, prenait son temps pour les simples hommes et femmes qui venaient le voir. Et cela lui semblait très bien comme cela. Toute ambition lui semblait étrangère, également tout ressentiment contre un ordre qui traitait ainsi un ancien provincial. Pour cela le vœu d'obéissance qu'il avait prononcé, lui était beaucoup trop cher.

'Pour Bergoglio il est fondamental d'être un prêtre des gens', raconte Eduardo Suarez, doyen de la faculté des sciences sociales de l'Universidad del Salvador, et ami de Bergoglio depuis plus de quarante ans. Il aime entendre la confession de jeunes et de les écouter, car pour lui c'est la meilleure façon de comprendre les problèmes sociaux, de prendre le pouls du temps et d'actualiser sa vision sur le monde dans un temps de transformation et de changements.

S'interrogeait-il parfois dans son cœur sur le sens que pouvait bien avoir son existence là-bas ? Sur ce que Dieu voulait précisément de lui ? Sur le fait que lui qui avait tant rêvé d'être missionnaire au Japon, n'a pas pu réaliser ce rêve, suite à son problème pulmonaire ? Sur le fait qu'après avoir été pendant six ans provincial de l'ordre, il a dû ensuite s'occuper de soigner des cochons et faire la cuisine pour des étudiants ? Sur le fait qu'ensuite il ne lui fut pas accordé de terminer son doctorat ? Et qu'il dut retourner en Argentine pour y écouter la confession de pécheurs récidivistes ?

Selon son biographe Himition ce fut bien le cas. La réponse qu'il trouva dans la prière à laquelle il s'adonnait chaque jour de 4h30 à 7h30, était selon certains de ses intimes : Dieu l'appelait à apprendre. Et en premier lieu d'apprendre des pauvres, que Jésus avait appelé 'heureux'. Au cours de ces années à Cordoba Bergoglio apprit beaucoup de la dévotion populaire, de la piété avec laquelle les gens ordinaires exprimaient leur foi. Selon lui la faute de la théologie de la libération était d'enfermer le 'pauvre' dans une catégorie marxiste. Selon lui il s'agissait de connaître le pauvre selon une herméneutique réelle émanant du peuple lui-même.

Cela caractérise complètement Bergoglio : sa vision de l'homme et du monde ne part pas d'une théorie, d'une philosophie ou d'une idéologie. Elle trouve sa source dans la vie elle-même. Dans l'homme tel qu'il l'a appris à connaître durant ses années pastorales. Le point de départ ne doit pas être l'idéologie, mais bien la vie elle-même.

Quelques années avant qu'il ne devienne pape on demanda à Bergoglio son avis sur la théologie de la libération. Celui-ci était plus nuancé qu'il n'aurait été dans les années 1970. 'L'attention pour le pauvre, thème d'actualité dans l'église à cette époque, était un terreau fertile pour tous ceux qui embrassaient l'une ou autre idéologie. Il existait un grand danger que ce que l'église enseignait avec le concile Vatican II et a depuis toujours répété, dégénère : suivre un juste chemin pour répondre à une exigence centrale absolue de l'évangile, notamment l'attention pour les pauvres. Il y a eu sûrement des déraillements.

Mais il y eut également des milliers de travailleurs pastoraux (prêtres, religieux, laïcs, jeunes, gens d'âge mûr, seniors) qui se sont engagés selon les directives de l'église.' Et Bergoglio poursuit : 'Le danger d'infiltration idéologique disparaissait progressivement à mesure que la conscience grandissait de la vraie richesse de notre peuple : la religion populaire. Au plus les pasteurs découvrent la piété du peuple, au plus l'idéologie perd du terrain, parce qu'ils approchent les gens et leurs problèmes de manière concrète sur base de ce qu'ils apprennent du peuple lui-même.'

Quand tout indiquait que Bergoglio poursuivrait sa vie comme simple pasteur, bien que particulièrement dévoué, il se passa quelque chose. Antonio Quarracino, archevêque de Buenos-Aires et primat d'Argentine, vint en visite à Cordoba. Il parla longuement avec Bergoglio et fut impressionné par sa profondeur. Il se dit qu'il quittait Cordoba avec dans son cœur une certitude : il venait d'avoir rencontré l'évêque coadjuteur qu'il cherchait déjà depuis longtemps.